

Discours prononcé le 13 jour d'Août 1674 par Mr. l'Abbé HUET, à présent Evêque d'Avranches, lorsqu'il fut reçu à la place de Mr. de Gomberville.

MESSIEURS,

Si je ne faisais réflexion que sur moi-même, j'aurais sujet de douter que je pusse répondre à l'honneur que vous me faites aujourd'hui de me recevoir dans votre illustre Académie ; et j'appréhenderais même de me faire voir dès l'abord indigne de votre choix, en m'acquittant mal du remerciement public que je vous en dois faire, et qui est comme une première épreuve du mérite de ceux que vous associez. Ce serait inutilement que je chercherais en moi de quoi soutenir la dignité du rang que vous me donnez parmi vous, Vous, dis-je, MESSIEURS, célèbres par tant de marques d'esprit, de suffisance, et de politesse. La réputation même de cet excellent homme dont je tiens la place ; ses beaux ouvrages également élégants et ingénieux, me font sentir ma faiblesse, et apercevoir mes défauts. Mais surtout ce nom auguste qui relève si haut l'honneur de cette Assemblée, cette protection Royale qui la fait fleurir avec tant d'éclat, me rend timide comme elle vous rend jaloux de votre gloire, et vous engage à ne souffrir personne entre vous, qui ne puisse justifier votre choix par sa vertu, et se rendre digne de prendre part aux faveurs que le Roi répand sur vous. Tout cela, MESSIEURS, me ferait entrer dans une juste défiance, si je ne jetais les yeux que sur moi : car n'y trouvant pour toute recommandation que quelque usage des lettres anciennes ; belles à la vérité, et dignes de l'application des plus nobles esprits ; mais peu estimées en ce siècle, presque bannies du commerce du monde poli, et reléguées dans la poussière et l'obscurité de quelques cabinets ; je me retirerais dans cette obscurité même, pour y jouir sans éclat des douceurs d'une oisiveté agréablement occupée, et y chercher des plaisirs que vous connaissez, MESSIEURS, et que le vulgaire ignore.

Mais, MESSIEURS, cela même qui pourrait m'abattre le courage me le relève, et dans ces considérations qui pourraient faire ma crainte, je trouve de justes raisons pour la bannir, et recevoir avec confiance la grâce que vous m'avez faite.

Comment pourrais-je penser à l'estime que cette fameuse Académie s'est acquise, et parmi notre nation et parmi les nations étrangères, sans désirer d'y prendre part ? Serait-ce entendre mes intérêts, que de ne pas goûter, comme je dois, le bonheur que je tiens de vous, MESSIEURS, d'être appelé au partage de cette riche succession de

gloire, que nous ont laissée tant d'hommes rares, choisis et réunis contre la barbarie par le grand Cardinal de Richelieu, et opposez aux entreprises, et aux progrès de l'ignorance ? Vous-mêmes, MESSIEURS, vous me communiquez une partie de votre éclat, en me communiquant le titre glorieux de votre Confrère. J'entre avec vous dans un heureux commerce de réputation et d'honneur, où je contribue si peu du mien, et où vous me faites une si ample et si avantageuse part du vôtre. Je deviens aujourd'hui comme vous l'auteur de tant d'excellentes productions d'esprit dans tous les genres d'écrire, qui font parties de vos mains. J'ai droit maintenant à cette louange qui vous est si légitimement due, de vous être assujetti l'Usage, cet injuste tyran des Langues, d'avoir purgé la nôtre de la grossièreté et de la rudesse des siècles passés, de lui avoir donné l'abondance et l'élégance de la Latine et de la Grecque, dont la politesse si vantée a été l'effet seulement d'un usage arbitraire ; et de l'avoir autant relevé par dessus ces anciennes, que les réflexions des personnes intelligentes et éclairées sont au dessus des caprices du hasard. Enfin, MESSIEURS, cette couronne de laurier qui couvre votre tête, commence d'étendre ses branches sur la mienne ; et cette immortalité à laquelle vous aspirez et que vous méritez, fait aujourd'hui ma prétention et mes désirs comme les vôtres.

Il est temps, MESSIEURS, que je me dépouille de cette timidité scrupuleuse, qui m'a si longtemps fait appréhender de m'exposer au grand jour de cette illustre Compagnie. Votre choix fait ma hardiesse : je me défierais de votre discernement, si je me défiais de mes forces ; et j'ose espérer, après l'honneur de vos suffrages, de n'être point un indigne successeur de cet homme illustre qui m'a précédé. Son mérite si universellement reconnu m'inspire une ambition que je ne connaissais point. Je sens naître en moi une violente émulation de le suivre et de l'atteindre, et j'ai lieu enfin de me promettre qu'avec le recours des lumières que je puiserai parmi vous, je retournerai plus propre à éclairer l'esprit de ce jeune Prince, à l'instruction duquel j'ai l'honneur de contribuer : quoi qu'à dire le vrai, nous voyons tous les jours sortir de lui des éclats et des rayons d'un naturel si heureux, que nous ne pouvons douter qu'il n'éclaire lui-même les temps à venir par ses propres lumières.

Ces motifs, MESSIEURS, sont puissants à la vérité pour vaincre ma retenue, mais quelque chose de plus fort encore me pousse et m'anime. Quelque idée que la magnificence ce superbe Palais me donne de la Majesté du Prince qui vous y reçoit, il m'en donne une plus encore de sa vertu, lorsque je vous y vois assemblés. Les Muses, dont vous soutenez la gloire, après la perte de ce célèbre Chancelier, qui les avait, pour

ainsi dire, adoptées, étaient errantes et désolées. Le Roi leur tend les bras, il les reçoit dans son sein, il se les rend familières et domestiques, et leur imprime un caractère de grandeur qui doit nous élever l'esprit et le courage, et nous faire faire de nouveaux efforts pour ne rien concevoir de bas, rien de médiocre, rien qui ne soit digne de l'auguste protection qui fait le principal ornement de cette Académie, comme le mérite du grand Roi qui nous la donne, doit faire le principal sujet de nos veilles.

A quoi me suis-je occupé jusqu'ici ? pourquoi me suis-je arrêté si longtemps à admirer dans l'antiquité des exemples de vertus que je croyais sans égales ? Notre âge les a toutes ramassées, plus grandes et plus pures, dans la personne du Monarque, à qui le Ciel nous a soumis pour notre bonheur. Je puis trouver en lui la valeur du plus vaillant des Grecs, sans y trouver ses emportements et ses autres défauts. J'y puis trouver le même désir de gloire que dans le plus grand des Romains, mais des moyens plus équitables pour l'acquérir. J'y vois la rapidité des conquêtes de l'un et de l'autre, mais beaucoup plus de modération pour les laisser borner par la justice. De quoi se pourra vanter l'heureux siècle d'Auguste, que notre Auguste ne nous fasse aujourd'hui revoir avec avantage, un grand État mieux réformé dans toutes ses parties, l'ordre plus solidement rétabli, la licence plus fortement réprimée, le mérite plus libéralement reconnu, nos frontières plus glorieusement reculées, nos ennemis plus promptement domptés, nos voisins dans un plus grand respect, ou dans une plus grande crainte, l'abondance plus universellement répandue, les disettes moins fréquentes, par tout une plus parfaite correspondance du Chef et des Membres ? N'a-t-il pas même su nous choisir, et nous donner un Mécène, autant ou plus appliqué que cet ancien à accroître la gloire et la puissance de son Maître ; qui travaille avec un pareil ou plus grand succès à l'ornement de cet État, par le rétablissement des Lettres ; à l'utilité publique en faisant reflourir les beaux Arts et le commerce ; et qui comme lui se montre sensible aux plaisirs de l'esprit, et vient se délasser de ses pénibles et glorieux emplois dans les exercices Académiques ?

Toutes ces grandes et merveilleuses qualités, qui, partagées autrefois, ont fait plusieurs Héros, et qui réunies aujourd'hui, ne sont que celui à qui nous avons l'honneur d'obéir ; ces qualités, dis-je, fourniront désormais un plus noble objet à mon admiration et à mes études, et un plus juste sujet à mes louanges, que tous ceux qui m'ont occupé dans l'histoire ancienne. Tant d'éloquents Panégyriques, tant d'éloges ingénieux, dont elles vous ont donné la matière, MESSIEURS, ne me font point appréhender des redites ennuyeuses. Le sujet est trop vaste pour être épuisé. Nous nous abusons, si nous croyons l'égaliser par le

secours que nous empruntons de l'art. Quelque industrieux que soient nos soins, notre Prince est trop grand pour être montré tout entier à la postérité. L'idée que lui en donneront par leurs rapports défectueux toutes les voix de la renommée, et toutes les plumes mêmes de l'Académie, sera toujours imparfaite, et au dessous de la vérité ; mais je ferai cependant suppléer la diligence à la faiblesse, et si je ne puis signaler ma force, ou mon adresse dans une si belle entreprise, j'y signalerai au moins ma volonté.